

LE  
SECRET  
DE L'INFIRMIÈRE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le secret de l'infirmière / Amanda Skenandore

Autre titre : Nurse's Secret. Français

Nom : Skenandore, Amanda, auteure

Description : Traduction de : The Nurse's Secret

Identifiants : Canadiana 20250032899 | ISBN 9782898045103

Classification : LCC PS3619.K52576 N8714 2025 | CDD 813/.6-dc23

Titre original : The Nurse's Secret

© 2022 by Amanda Skenandore

Cet ouvrage a été publié avec l'aimable collaboration de Kensington  
Publishing Corp., New York et La Nouvelle Agence, Paris

© 2024, Éditions Faubourg Marigny pour la traduction française

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Typhaine Ducellier

© Les éditions JCL, 2026 (pour la présente édition)

Couverture :

Kelly Van Winden / Image réalisée avec Adobe Firefly

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution nationale*

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

AMANDA  
SKENANDORE

LE  
SECRET  
DE L'INFIRMIÈRE

LES ÉDITIONS JCL 



*Pour mes Florence Nightingale  
passées, présentes et à venir*



*New York, 1883*

Les voyageurs sortaient des trains fraîchement arrivés et se déversaient lentement sur les quais telle de la boue dans un égout. Leurs voix résonnaient à travers la gare et se mêlaient aux sifflements de vapeur et aux grincements métalliques. La lumière du jour se battait contre des traînées de suie et des amas de neige pour traverser la verrière. Una, elle, préférait rester dans l'ombre. Dissimulée derrière l'une des grandes colonnes ornementales qui soutenaient la toiture, elle observait et elle attendait.

Les premiers à descendre étaient toujours les hommes d'affaires. Banquiers, spéculateurs, magnats du pétrole, propriétaires d'usine... Ils parcouraient le quai comme s'ils étaient chez eux, indifférents à la foule bruyante. Pour ces hommes, le temps était de l'argent et leur hâte et leur fatuité faisaient d'eux des cibles faciles pour quiconque était disposé à supporter leurs eaux de Cologne trop prononcées et leurs airs supérieurs. Aujourd'hui, Una n'était pas d'humeur.

Ils étaient immédiatement suivis de la classe économique. Des femmes aux visages épuisés avec des enfants aux yeux écarquillés accrochés à leurs jupes. Des débutantes prétentieuses et leurs porteurs surchargés. Des représentants de commerce avec leurs malles en cuir remplies d'articles. Des paysans qui transportaient des poules et tiraient par le licol des chèvres bêlantes. Beaucoup emportaient davantage que ce que pouvaient contenir leurs sacs pleins à craquer. Des sous-vêtements de rechange. Une demi-miche de pain. Une Bible usée avec, à l'intérieur, le nom et l'adresse d'un lointain parent. Rien qui mérite qu'Una perde son temps.

Puis il arriva. L'homme qu'Una attendait. Élégamment vêtu, mais pas précieux. Un teint rose, un visage jeune. Il venait du Midwest,

c'était certain. De l'Indiana, peut-être. De l'Ohio. Ou de l'Illinois. Son origine précise n'avait pas d'importance, tant qu'il n'était pas d'ici. Et à en juger par la manière dont ses yeux ébahis cherchaient des indications pour s'orienter à travers la foule, New York lui était totalement étrangère.

Una s'assura que son chapeau était bien en place et se mordit les lèvres pour en rehausser la couleur. Elle défit le clapet de sa valise et en serra les poignées pour qu'elle ne s'ouvre pas.

L'homme erra sur le quai d'un pas traînant jusqu'à ce que son regard s'illumine à la vue d'un panneau qui signalait les sorties de la 42<sup>e</sup> Rue. Alors, il se redressa et pressa le pas. Una se faufila à travers la marée humaine pour s'approcher de lui. Quand il leva de nouveau le nez, cette fois pour consulter l'horloge accrochée en haut de la tour centrale tout au bout du quai, Una se mit en travers de sa route. Il la percuta de plein fouet. Elle poussa un petit cri et laissa tomber sa valise, dont le contenu se répandit à leurs pieds.

— Oh, je vous demande pardon, mademoiselle, dit l'homme.

— C'est ma faute, monsieur. Je cherchais mon chemin.

— On est deux. Je n'ai jamais été dans une gare aussi grande.

Elle s'agenouilla pour ramasser ses affaires éparpillées et lui décocha un sourire timide lorsqu'il s'accroupit à côté d'elle. Une légère odeur de tabac émanait de son beau manteau.

— La plus grande du monde, offrit-elle. En tout cas, c'est ce que j'ai entendu dire.

Il lui tendit un bonnet orné de rubans et un châle en laine peignée, qu'elle plia soigneusement et glissa dans son bagage.

— Ne vous donnez pas cette peine.

— C'est la moindre des choses, assura-t-il.

Il s'empara d'un autre vêtement et se figea soudain. Une rougeur semblable à celle de ses joues teinta son cou et ses oreilles. Una attrapa précipitamment la nuisette en soie ourlée de dentelle, dont le doux tissu effleura le bout des doigts gantés du voyageur avant qu'elle la fourre dans son sac. Dans un numéro soigneusement mis au point de fausse gêne, elle baissa le menton pour dissimuler son visage sous le large bord de son chapeau orné de longues plumes.

— Je... euh...

Il vacilla sur ses talons et le bas de son manteau brossa le sol sale. Una rassembla le reste de ses affaires à la hâte et referma son bagage.

— Merci, dit-elle en se relevant.

L'homme se mit debout à son tour.

— Encore toutes mes excuses, mademoiselle.

Il épousseta son manteau et consulta de nouveau l'horloge.

— Puis-je vous accompagner jusqu'à un fiacre ?

Una lança un regard en direction de son visage aux larges traits honnêtes. Un autre sourire timide.

— C'est très aimable à vous, mais je n'arrive pas, je pars.

— Ah oui ?

— Oui, monsieur. Je rentre chez moi, dans le Maine. Je suis seulement venue rendre brièvement visite à une amie malade qui avait besoin d'un peu de réconfort.

— Je vois, répondit-il avec une pointe de déception notable dans la voix.

— Merci encore.

Una effectua une révérence et s'éloigna à la hâte en direction des trains au départ. Arrivée au bout du hall de gare, elle traversa les voies et se glissa à l'intérieur de la salle d'attente bondée. Après s'être installée dans un coin, elle inspecta la pièce. Un policier se tenait à l'autre extrémité, acculé par un vieil homme qui brandissait les horaires des convois. Una sourit et ouvrit son sac. Enveloppé dans son châle se trouvait l'étui à cigarettes du voyageur du Midwest. Orné d'une délicate gravure en filigrane, il avait tout l'air d'être en argent massif. Ses initiales, *JWC*, figuraient au dos, mais elles pourraient s'effacer sans trop de mal. Si toutefois Marm Blei ne décidait pas de le fondre.

Après un nouveau coup d'œil en direction du flic, elle plaça l'objet du délit dans une poche secrète dissimulée dans les grands plis de sa jupe. Cela avait été simple comme bonjour de s'emparer de l'étui tandis que l'homme se préoccupait de ses vêtements éparpillés. C'était quasiment tombé de son manteau lorsqu'il

s'était penché pour lui venir en aide. Fouiller les poches intérieures était plus risqué, mais le coup de la nuisette en dentelle fonctionnait chaque fois. Pendant que l'homme balbutiait avec embarras, elle en avait profité pour soulager son portefeuille de quelques billets et de deux dollars d'argent.

Una referma son sac et quitta le hall d'attente d'un pas tranquille pour se diriger vers Vanderbilt Avenue. Le soleil, en fin de course, parvenait à peine à réchauffer l'air froid de janvier. Quatre compagnies ferroviaires différentes opéraient dans la gare de Grand Central Depot, chacune disposant de ses propres consignes à bagages et de son propre espace d'attente. Una avait dans la manche de son manteau une liasse de billets de train contrefaits qui lui permettaient de passer aisément de l'une à l'autre.

Plus d'une centaine de trains s'arrêtaient à la gare chaque jour pour y vomir des nuées de pigeons. Autant de gains faciles à condition d'être un tant soit peu malin. Una ne s'attardait jamais trop longtemps au même endroit. Elle ne revenait jamais plus d'une fois par jour dans le même hall d'attente. Ne piquait que ce qu'elle pouvait aisément cacher. Une bonne voleuse devait avoir des règles et s'y tenir.

L'homme du Midwest, Mr JWC, portait aussi une montre de gousset en argent et au moins dix billets de plus dans son portefeuille, mais elle les lui avait laissés. Ce n'était pas par bonté de cœur. Simplement, plus on chipait, plus la cible risquait de s'en rendre compte avant d'avoir quitté la gare. Una ne rentrait pas toujours à la maison avec le plus gros butin, mais jamais elle ne se faisait prendre. Ou alors pas souvent. Les cautions s'additionnaient et elle savait que Marm Blei tenait les comptes.

L'estomac vide d'Una gargouilla. Bien que le sous-sol de la gare abritât un restaurant pour dames, elle mangeait rarement au travail. Il fallait pouvoir prendre ses jambes à son cou d'un moment à l'autre, et un ventre rempli de jambon et de chou ou de ragoût d'huîtres ralentissait sérieusement la manœuvre. Néanmoins, il y avait de bonnes cibles au sous-sol : des hommes parfumés et rasés de près qui sortaient de chez le barbier, des femmes qui se

dépêchaient d'aller aux toilettes, des cheminots titubant devant le saloon... Una décida de se livrer à davantage de prospection avant de rentrer à la maison.

Alors qu'elle traversait la salle d'attente d'une autre société de chemins de fer, elle remarqua un jeune garçon vêtu d'un pantalon élimé, d'un manteau rapiécé et d'une casquette sale. Elle leva les yeux au ciel en le voyant s'approcher d'un homme bien habillé qui arborait un haut-de-forme flambant neuf. *Ne fais pas ça, andouille*, pensa-t-elle. Le garçon balaya la pièce du regard, puis tendit le bras. Una secoua la tête. Quel tâcheron. Elle s'attarda en haut de l'escalier qui menait au sous-sol, même si les lieux étaient sur le point de devenir un vivier de flics.

Elle aussi avait été jeune à une époque, et tout aussi stupide. C'était un miracle qu'elle n'ait pas terminé enfermée dans un foyer.

Le garçon parvint à glisser sa main crasseuse dans la poche du manteau de l'homme. Quand il l'en ressortit un instant plus tard, il tenait entre ses doigts une montre en or. Elle valait probablement dans les cent dollars, mais le gamin ne la refourguerait sans doute que pour une vingtaine de dollars. Encore moins s'il travaillait pour quelqu'un. Pour sa défense, il avait réussi à la piquer sans se faire prendre. Peut-être qu'il n'était pas si bête que ça, en fin de compte.

Il fit mine de s'éclipser et Una se détourna de la scène. Elle avait à peine parcouru quelques pas quand une voix grave cria « Voleur ! ». Tous ses muscles se contractèrent. Ses pieds fourmillèrent, prêts à déguerpir. Elle regarda par-dessus son épaule et vit que l'homme bien habillé tenait le garçon par le poignet. Dans sa main, la montre en or brillante pendait au bout de sa chaîne.

En voilà un qui venait de décrocher un aller simple pour le foyer. Et maigrichon comme il était, il risquait d'y mourir de froid avant qu'on le laisse ressortir. En dépit du bon sens, Una remonta l'escalier et se fraya un chemin parmi la foule de plus en plus compacte de curieux. Une fois au niveau du gamin, elle leva les mains en l'air dans un grand geste théâtral.

— Bon sang, Willie, tu es là! Ta mère se fait un sang d'encre pour toi comme c'est pas permis!

Elle se tourna vers le riche voyageur.

— Ce gosse ne vous embête pas, si?

L'homme plissa les yeux.

— Ce *gosse* est un voleur. Il a tenté de me dérober ma montre de gousset.

Una porta une main à son cœur. Un peu dramatique, certes, mais elle devait absolument monopoliser son attention.

— Quoi? Willie, c'est vrai?

— Je... euh...

Les yeux du garçon passèrent d'Una à la main de l'homme, qui enserrait toujours son poignet comme un étau, et la confusion sur ses traits se dissipa.

— Je suis désolé, Tante Mae. Tu sais bien comment est M'man quand elle boit. Je n'ai rien mangé depuis trois jours.

Una réprima une grimace. La maladie était une bien meilleure carte à jouer que l'alcoolisme, mais ce gosse était clairement un débutant.

— Ce n'est pas une excuse. Tu sais que tu aurais pu venir chez moi. Rends immédiatement sa montre à ce monsieur et présente-lui tes excuses.

Les doigts de l'homme desserrèrent leur étau autour du poignet du garçon. Ils avaient laissé des marques rouges sur sa peau. À la lueur nerveuse et agitée dans les yeux du gamin, Una comprit qu'il risquait de partir en courant et de la laisser dans le pétrin. Elle l'attrapa par le col de son manteau râpé et le secoua.

— Rends-la-lui tout de suite, tu m'entends?

— Oui, grommela l'enfant non sans la fusiller du regard.

Il laissa tomber la montre dans la paume ouverte de l'homme et la fixa avec nostalgie tandis que celui-ci la replaçait dans sa poche intérieure.

— Et les excuses? insista Una.

— Désolé, monsieur. Je ne recommencerai plus jamais.

— Brave garçon.

Sans relâcher son étreinte, Una se tourna vers l'homme et lui adressa un sourire contrit.

— Je vous présente toutes mes excuses, monsieur. Sa mère est une brave femme qui traverse une phase difficile après la mort de son mari. Je suis sûre qu'un gentleman au grand cœur comme vous peut comprendre ça. Nous ne vous dérangerons pas plus longtemps.

Elle secoua de nouveau le garçon.

— Vous pouvez être sûr qu'il recevra une bonne correction avant le dîner, ajouta-t-elle pour faire bon poids.

Les traits de l'homme ne s'adoucirent pas pour autant. Il brossa la manche de son manteau comme si le simple fait d'être près d'eux l'avait sali.

— J'espère bien, oui.

Una effectua une brève révérence et traîna le garçon à travers la salle d'attente. Une fois dans la rue, il se tortilla pour se dégager, mais elle tint bon et l'entraîna derrière l'une des colonnes en acier qui soutenaient les voies du métro aérien tout proche.

— À quoi tu joues, gamin ? Tu veux un billet de première classe à destination de Randall's Island ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Elle lâcha enfin son manteau.

— Pas grand-chose. Mais un garnement bête comme ses pieds tel que toi va rendre tous les pigeons nerveux. Les gens vont vérifier qu'ils ont leur montre, leur portefeuille, regarder tout le monde d'un air soupçonneux... Sans parler des flics. Ça complique sensiblement mon travail et celui de tous ceux qui bossent ici.

— J'aurais pu me sauver.

— Tu étais plus coincé qu'un rat dans un piège. Tu penses que les flics auront pitié de toi parce que tu es un gamin ? Le juge te mangera tout cru avant de recracher tes restes. Ils n'en ont rien à secouer des gens comme toi et moi.

Le garçon se contenta de hausser les épaules. Une andouille à la tête dure.

— Tes parents savent que tu es là à faire les poches des richards ?

— Je n'ai pas de parents.

— Dans ce cas, tu ferais mieux de traîner tes guêtres jusqu'à la mission du quartier de Five Points. On te donnera à manger là-bas. Et on t'apprendra à lire et à écrire, aussi.

— Et on m'enverra à l'ouest avec le reste des orphelins.

— Ça vaut toujours mieux qu'une vie de galère.

Les mots d'Una se heurtèrent à un nouveau haussement d'épaules. Elle s'accroupit devant lui. Il avait les lèvres gercées et les joues maculées de boue. Son nez, rougi par le froid, coulait.

— Essaie au moins d'être malin.

Elle hocha la tête en direction des rails au-dessus d'eux.

— C'est plus facile dans le métro aérien. Il y a moins de flics. Et commence petit, aussi. La monnaie qui traîne dans une poche, ou quelques pièces dans un sac à main. Si tu prends tout, ils s'en rendront compte et tu te feras pincer. Un riche de New York en transit va forcément s'apercevoir que sa montre a disparu. Mieux vaut attendre qu'il soit installé quelque part avec le nez dans un journal ou un verre de gin avant de s'attaquer à ce genre de butin. Et puis débarbouille-toi un peu. Le meilleur voleur est celui qui n'a pas la tête de l'emploi.

Elle prit son mouchoir, cracha dessus et lui essuya les joues.

Une fois qu'il fut un tant soit peu présentable, elle sortit une pièce de sa poche.

— Tiens. Achète-toi quelque chose à manger. Et réfléchis à ce que je t'ai dit concernant la mission.

Alors qu'elle plaçait l'argent dans sa paume, elle sentit l'autre main du garçon dans son manteau.

— Bien. C'est toujours plus simple de détrousser une personne qui est déjà distraite par autre chose. Mais je ne suis pas stupide au point d'avoir des objets de valeur dans des poches à portée de main d'énergumènes comme toi.

Il lui offrit un sourire penaud et retira sa main.

— Il faut que tu sois plus rapide, aussi. Que tes gestes soient plus légers. Tu pourrais peut-être t'associer avec les garçons qui conduisent les tramways hippomobiles. Ils pourraient t'apprendre un truc ou deux.

— Vous avez un associé ?

— Non, je ne fais confiance à...

Du remue-ménage vers l'entrée de la gare alerta Una. Elle se releva et regarda derrière la poutre en acier. L'homme que le garçon avait essayé de voler était dehors, en grande conversation avec deux policiers. Una fronça les sourcils. Elle avait pourtant cru qu'elle avait réussi à l'amadouer. Elle se tourna vers le garçon, l'attira tout près d'elle et fouilla dans ses poches jusqu'à sentir la forme de la montre sous ses doigts.

— Sale petit enfoiré, tu vas nous envoyer au trou tous les deux.

Elle laissa le gousset dans la poche du garçon (mieux valait qu'ils le trouvent sur lui que sur elle), mais elle reprit sa pièce.

— Je vais partir vers le nord sur la 4<sup>e</sup>, et toi vers l'est sur la 42<sup>e</sup>. Ne cours pas, ça ne fera qu'attirer l'attention. Et si jamais je te recroise à la gare, je te livrerai aux flics moi-même.

Les mots venaient à peine de franchir ses lèvres que le garçon fila en courant, et pas en direction de la 42<sup>e</sup> Rue, mais de la 4<sup>e</sup> Avenue. Celle qu'elle avait prévu d'emprunter. Andouille ! Elle cala les anses de son bagage au creux de son bras, se redressa et se mit en route. Deux femmes avec des chapeaux et des manchons de fourrure passaient par là. Una commença à marcher à côté d'elles, son pas réglé sur le leur. Derrière elle, le brouhaha à l'entrée de la gare s'intensifiait. Un cri. Un coup de sifflet. Les flics avaient dû voir le garçon et rassemblaient leur motivation pour le prendre en chasse.

Una ne regarda pas par-dessus son épaule. Elle se rapprocha des deux femmes, même si l'une d'elles lui lança un regard acéré. Les vêtements d'Una avaient beau être propres et respectables, ils faisaient pâle figure à côté du raffinement des tenues de ces dames. Mais de loin, c'était difficile de faire la différence entre de la laine d'agneau et du crin de cheval. Encore plus pour la cervelle de piaf

d'un flic. De dos et à vingt mètres, elle ressemblait à n'importe quelle jeune femme en promenade avec ses amies. En tout cas, c'était ce qu'elle espérait. Règle numéro cinq : avoir l'air d'être à sa place.

Des bottes aux semelles épaisses résonnèrent sur les pavés derrière elles. Une seule paire. Qui marchait vite, mais ne courait pas. Una se rapprocha davantage des deux passantes.

— Eh bien, quel joli manchon vous avez là ! dit-elle à celle qui était le plus près d'elle en lui offrant un charmant sourire. C'est de la zibeline, n'est-ce pas ?

La femme parut surprise.

— Ma foi, oui. C'est mon père qui l'a rapporté du continent.

— De Russie, j'imagine. J'ai entendu dire que la zibeline la plus fine venait de là-bas. Elle est parfaitement assortie à votre chapeau.

— Il s'agit d'un ensemble.

— Stewart & Co vend un réticule en zibeline qui compléterait joliment le tout.

Una le savait, car la boutique de Marm Blei en avait recelé un pas plus tard que la semaine précédente. Le voleur avait dit que ces sacs s'écoulaient à trente dollars dans les grands magasins. Ils lui en avaient donné sept dollars et l'avaient revendu à douze après qu'Una avait retiré, non sans mal, l'étiquette A.T. Stewart cousue à l'intérieur.

Le bruit de pas se rapprocha. Una n'avait pas besoin de se retourner pour savoir qu'il s'agissait d'un flic. Les deux agents avaient dû se séparer pour chercher le gamin après qu'il leur avait échappé. À moins que le voyageur l'ait reconnue et pointée du doigt à travers la foule des passants.

Le flic la dépassa en trombe sans lui jeter un regard. Una poussa un soupir de soulagement. Elle s'éloigna des femmes et tourna à l'intersection de la 2<sup>e</sup> Avenue. Aussi tentant fût-il de retourner à la gare pour une dernière expédition, elle savait que c'était trop dangereux. Petit idiot. Elle espérait presque que le flic lui mettrait

la main dessus. Avec tous les ennuis qu'il lui avait attirés, ça lui ferait les pieds, à ce morveux. Et dire qu'elle avait failli lui donner une pièce de dix cents!

Elle avait parcouru moins d'un pâté de maisons quand une voix pleurnicharde retentit derrière elle.

— Elle est là! C'est la voleuse!

Cette fois, Una se retourna suffisamment longtemps pour voir un flic à la carrure d'armoire à glace se précipiter sur elle. Elle se mit à courir.

## 2

Una contourna comme une flèche les marchands de fruits, vendeurs de journaux et autres fiacres. Elle sauta du trottoir et traversa sous le métro aérien, manquant de se faire écraser par le tramway hippomobile qui approchait. Le bruit des bottes du flic résonnait toujours derrière elle.

Elle trébucha sur le pied de la charrette d'un marchand ambulant de légumes. Elle perdit l'équilibre et se tordit violemment la cheville, mais elle continua à courir. Son sac de voyage serré contre sa poitrine, elle fendait la foule en slalomant et en jouant des coudes. C'eût été plus rapide de quitter l'artère bondée, mais elle ne pouvait pas courir le risque de se retrouver piégée dans un cul-de-sac. Il fallait qu'elle reprenne ses esprits. Elle s'autorisa à ralentir la cadence et se représenta les rues quadrillées comme si elle était un pigeon qui les survolait. Reservoir Park se trouvait à l'ouest, de l'autre côté de la 40<sup>e</sup> Rue. Ses allées enchevêtrées et sa végétation en faisaient l'endroit idéal pour semer le balourd lancé à ses trousses. Mais l'écho de ses pas lourds gagnait du terrain.

Elle n'allait pas réussir à le semer. Elle devait se montrer plus maligne que lui. Elle ralentit davantage, dans l'espoir de lui faire croire qu'elle s'épuisait, et se concentra de nouveau sur son plan mental de la ville. Une allée en marge de Madison Avenue menait à une petite cour. Un peu plus loin, il y avait une fosse d'aisances et un passage étroit qui débouchait sur la 38<sup>e</sup> Rue. Cela ne lui laisserait pas beaucoup de temps, mais ça devrait faire l'affaire.

Ce gros tas de flic avait ralenti, lui aussi. Elle entendait son pas traînant. Il croyait sans doute qu'elle allait s'arrêter d'un instant à l'autre et s'appuyer contre un lampadaire pour reprendre son

souffle. Une supposition justifiée compte tenu du fait qu'un corset même lâche étranguait les poumons. Et une supposition qui était pile ce dont elle avait besoin.

L'allée apparut. Una attendit que la foule se disperse, puis traversa la rue en courant pour s'engager dans la ruelle secondaire. Des vêtements étaient suspendus aux cordes à linge entre les immeubles et flottaient juste au-dessus d'elle. Elle se précipita à travers la cour en direction des toilettes extérieures. L'air froid empestait les épiluchures moisies de pommes de terre et les excréments. Dans un coin, deux poubelles débordaient. Una s'accroupit derrière elles, ramena son manteau par-dessus sa tête et se recroquevilla parmi les feuilles de journaux, les restes de nourriture et les chiffons tachés de suie.

Quelques instants plus tard, le flic fit irruption dans la cour. Il extirpa un mouchoir de sa poche pour se le plaquer sur le nez et se protéger de la puanteur. Una réprima un petit rire. Les forces de police ramollissaient de nos jours, avec leurs chiottes intérieures. Il balaya les lieux du regard, entrouvrit les différentes portes du bout de sa matraque pour jeter un œil à l'intérieur des cabines, puis se dirigea à la hâte vers le passage étroit du côté opposé.

Quand l'écho de ses semelles se tut, Una se redressa et épousseta son manteau. Elle disposait d'une minute, peut-être deux, avant qu'il revienne sur ses pas. Elle retira son chapeau au profit d'un foulard enfoui sous sa chemise de nuit en dentelle. Un tablier sale, des mitaines, une trace de suie sur la joue et sa transformation était presque terminée. Au moyen d'une vieille ceinture qu'elle avait toujours sur elle pour parer en cas d'urgence de ce genre, elle ôta son manteau et attacha son sac dans son dos. Ainsi, si elle se penchait légèrement en avant, elle donnerait l'illusion qu'elle était bossue. Elle retourna ensuite son manteau avant de le remettre. Les nouveaux membres du gang de Marm Blei s'étaient indignés quand Una avait recouvert la délicate doublure en satin d'un patchwork en coton miteux. Après tout, elle l'avait acheté à Marm Blei pour vingt dollars, une sacrée somme. Mais cette modification

s'avérait indispensable dans ce genre de moments : elle lui permettait de passer de voyageuse aisée à chiffonnière voûtée en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire.

Règle numéro onze : parfois, le meilleur endroit où se cacher est au vu et au su de tous.

Effectivement, moins d'une minute plus tard, le flic refit irruption dans la cour d'aisances. Penchée derrière les poubelles, Una fit mine de fouiller parmi les ordures.

— Est-ce que vous avez vu une femme qui se cachait ici ? lui demanda-t-il.

Elle releva la tête et croisa son regard. Il avait les yeux profondément enfoncés dans les orbites.

— Quel genre de femme ? s'enquit Una en adoptant un accent allemand.

— Une voleuse.

Una reporta son attention sur les détritrus. Elle sortit un quignon de pain moisi d'une poubelle, le reniffla, puis le jeta à terre.

— Ça n'est pas vraiment une description. Petite ou grande ?

— Je ne sais pas. De taille moyenne, j'imagine.

— Mince ou grosse ?

Le flic souffla.

— Ni l'un ni l'autre.

— Qu'est-ce qu'elle portait ?

— Un manteau bleu et un chapeau en velours.

— Un de ces chapeaux chics avec des plumes et un ruban, ou un modèle simple ?

Peut-être était-ce le froid, l'odeur ambiante, ou son déjeuner qui lui était resté sur l'estomac, mais il semblait sur le point d'exploser de colère.

— Je n'en sais rien, éructa-t-il.

Una trouva une bouteille de gin sous un monceau de coquilles de cacahuètes et de boîtes de sardines vides. Elle l'attrapa et la secoua : un fond d'alcool clapota à l'intérieur. Elle voulut l'offrir au flic, qui fronça les sourcils. Elle haussa alors les épaules, essuya le goulot sur sa manche et but les dernières gouttes d'alcool.

— Bon, est-ce que vous avez aperçu quelqu'un qui correspondrait à cette description, oui ou non ?

— Je suis désolée, monsieur l'agent, mais vous venez de décrire la moitié des femmes de cette ville.

Le flic grommela et tourna lourdement les talons.

— Cela dit, il y avait une femme cachée derrière ces poubelles un peu plus tôt. Elle m'a fichu une trouille terrible.

— Comment était-elle ?

— Une jolie fille. Yeux marron. Elle avait un petit grain de beauté juste là, indiqua Una en pointant l'aile de son nez.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

— Vous n'avez pas parlé d'un grain de beauté.

Le flic eut l'air de faire tout ce qui était en son pouvoir pour se retenir de l'étrangler.

— Dans quelle direction est-elle partie ?

Una montra du doigt l'allée qui menait à la 38<sup>e</sup> Rue.

— Par là. Elle a tourné à droite, je crois.

Elle ricana tandis que le flic filait au pas de course. Ces enfoirés étaient plus naïfs les uns que les autres. Elle s'essuya les mains sur une feuille de journal et partit en clopinant dans la direction opposée, laissant derrière elle les toilettes et leur puanteur.

### 3

Una conserva son déguisement de bossue sur plusieurs pâtés de maisons, jusqu'à être à l'abri dans l'ombre des hauts immeubles du ghetto. Là, elle détacha son sac de son dos, mais ne prit pas la peine de remettre son manteau à l'endroit. Les rues étaient maculées d'une semaine d'ordures, de crottin et de boue accumulés. Inutile de risquer de salir le bon côté de son manteau alors qu'il n'y avait personne à duper ou à impressionner dans les parages.

Elle continua sa route d'un pas mesuré, ni trop lent, ni trop pressé, comme si elle n'avait pas sur elle un étui à cigarettes et une collection de bijoux volés susceptibles de lui valoir un aller simple pour la maison de correction de Blackwell's Island. L'estomac d'Una n'avait cessé de gargouiller depuis la gare. Sans ce gamin, elle aurait déjà refourgué son butin à Marm Blei et serait en train de faire couler son dîner avec une pinte de bière à l'épicerie Hayman. Elle savait pourtant pertinemment qu'il valait mieux ne pas intervenir. La première règle de survie dans la rue était de faire profil bas et de surveiller ses arrières. Sa mère avait été une bonne samaritaine et on voyait où ça l'avait menée de se préoccuper d'autrui. Elle avait fini cramée comme un steak trop cuit. Sans parler des conséquences qu'avait eues sa mort sur Una.

À l'intersection de Bowery et de Grand Street, elle hocha la tête à l'intention de l'agent O'Malley. Elle lui avait raconté qu'elle travaillait dans une usine de savon et Marm Blei le payait pour qu'il la croie. Il souleva son képi sur son passage avant de continuer sa ronde comme de coutume. Néanmoins, l'étui à cigarettes pesait comme une enclume dans la doublure d'Una. Elle se sentirait mieux une fois qu'elle aurait la poche pleine de fric à la place.

Un pâté et demi de maisons plus loin, elle repéra un homme de haute taille en redingote bleu foncé, adossé contre un lampadaire.

Les yeux d'Una se posèrent sur un éclat argenté au niveau de sa poitrine avant de se porter sur son visage. Barney Harris. Il faisait (assez mal) semblant d'être plongé dans la lecture d'un magazine, comme si c'était tout à fait naturel qu'un journaliste bien habillé traîne dans le ghetto. Il se balançait d'un pied sur l'autre, ses yeux délaissant sa lecture à intervalles rapprochés. Le crissement des freins du métro aérien voisin le fit sursauter, si bien qu'il en lâcha son magazine qui tomba sur le trottoir.

Una gloussa, mais ralentit tout de même. Marm Blei détestait qu'on la retienne passé l'heure du dîner... Peut-être ferait-elle mieux de tourner à la prochaine intersection pour l'éviter? En outre, elle n'avait pas très envie de bavarder. Mais elle avait une dette envers lui. Il lui avait fourni un faux alibi le mois dernier, à l'opéra, après qu'un homme l'avait accusée de lui avoir volé sa chevalière.

La soprano avait été sublime ce soir-là. Si les flics avaient embarqué Una et s'ils l'avaient fouillée, ils auraient trouvé davantage que la bague de ce type dans les plis et les volants de son jupon. Mais quand ils l'avaient interrogée, elle avait assuré avoir passé toute la soirée en compagnie de Mr Harris. De fait, il était bel et bien venu à sa rencontre pendant le premier entracte et l'avait timidement complimentée sur sa robe (volée, bien sûr, et un peu trop serrée). La fable qu'elle avait servie aux flics n'était donc pas entièrement fausse. Par chance, Barney avait correctement décodé l'expression sur son visage lorsqu'elle s'était approchée de lui et il avait corroboré son histoire auprès des flics après un instant imperceptible de flottement.

Una lui devait donc une fière chandelle. Alors, en dépit du butin qui alourdisait sa jupe, elle continua à avancer dans sa direction. Elle détestait devoir quelque chose à quelqu'un. Cela allait à l'encontre de ses principes.

— Vous faites sacrément tache dans le décor, lança-t-elle en le rejoignant. Vous avez encore pris le métro dans le mauvais sens depuis la 1<sup>re</sup> Avenue?

— Miss Kelly! Quelle joie de vous voir. J'espérais vous croiser tôt ou tard.

— C'est pour ça que vous avez traversé la ville? Je ne sais pas si je dois être flattée ou effrayée.

— Flattée, je vous assure. J'ignore vos goûts, autrement je vous aurais amené des fleurs.

— Je préfère l'or, les diamants et la soie française importée.

— Je vous en offrirais avec joie si je n'étais pas convaincu que vous alliez aussitôt frapper à la porte de service de Marm Blei pour les lui revendre.

Elle haussa les épaules.

— Il faut bien se nourrir.

Il pinça les lèvres et huma doucement, avant de plisser ses yeux gris. Non pas en signe de désapprobation (Una avait suffisamment vu de regards plissés pour faire la distinction), mais d'amusement. Comme si elle était un oiseau rare dans une boutique de curiosités, un oiseau sans plumes et incapable de chanter qui avait besoin d'être secouru. L'expression de Barney semblait demander s'il était l'homme de la situation. Saurait-il faire sauter le verrou de sa triste existence?

D'une beauté en quelque sorte juvénile, Barney était quelqu'un de bien. Avec de toute évidence assez d'argent dans les coffres de la famille pour s'offrir des bêtises comme la pince à cravate qu'il arborait (car son salaire au *New York Herald* n'était assurément pas suffisant). Le problème, c'était que lui aussi vivait dans une cage, certes plus grande que celle d'Una et forgée dans un métal plus élégant, mais dans laquelle elle finirait tout de même enfermée si elle mordait à l'hameçon.

Alors au lieu de battre des cils et de sourire timidement, elle lui donna une tape sur l'épaule, et lui subtilisa sa pince au passage.

— Je sais que vous n'avez pas fait tout ce chemin pour me murmurer des douceurs à l'oreille. Qu'est-ce que vous voulez?

Il fronça les sourcils et glissa le magazine sous son bras.

— Est-ce que vous êtes au courant pour le meurtre de samedi dernier sur Cherry Street?

— Celui de Joe Tête d'Aigle ? Eh bien quoi ?  
— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?  
— J'ai entendu dire qu'il avait été étranglé. C'est tout ce que je sais.

Une femme qui poussait une brouette remplie de bas d'occasion s'approcha d'eux d'un pas traînant.

— Cinquante cents la paire, criait-elle à quiconque était à portée de voix.

Un chiffon grasseyé lui couvrait la tête et un châle délavé enveloppait ses épaules. Una attrapa une paire raccommodée et l'examina.

— Cinq, offrit-elle.

— Dix, contra la femme.

Una porta les bas à son nez. Ils sentaient suffisamment le savon pour savoir qu'ils avaient été lavés récemment. Elle fouilla dans ses poches et tendit à la femme une pièce de dix cents. Elle remarqua que Barney était rouge comme une pivoine et avait les yeux rivés sur le poissonnier et ses maigres prises, de l'autre côté de la rue.

— C'est cette anguille là-bas qui vous fait rougir, ou alors ce sont mes achats ? demanda-t-elle en lui agitant les bas sous le nez avant de les fourrer dans son sac.

Si la vue d'une simple paire de collants le mettait dans cet état, dans quel état serait-il en voyant sa nuisette ? Una eut envie de laisser tomber son sac comme elle l'avait fait à la gare pour le découvrir.

Barney s'éclaircit la gorge et sortit un stylo de sa poche de veste. Il tapota les autres poches, sans doute en quête d'un bloc-notes, avant de soupirer et de déplier le magazine.

— Sous-vêtements mis à part, vous avez dit que Joe Tête d'Aigle avait été étranglé. Par qui ?

Una émit un haussement d'épaules.

— Vous avez l'embarras du choix. Il jouait tellement aux cartes qu'il devait de l'argent à la moitié de Bend, apparemment.

— Le rapport de police indique qu'il avait dix dollars et une montre en or sur lui lorsqu'ils ont fait l'inventaire de ses effets personnels à la morgue. Si on l'avait tué pour une dette de jeu, pourquoi ne pas le dépouiller ?

— Peut-être que la personne qui a fait ça n'a pas eu le temps.

— Mais elle a eu le temps de l'étrangler. Un coup de couteau ou une balle aurait été plus rapide.

— Et certainement plus bruyant.

— Vous marquez un point.

Il gribouilla quelques mots sur la couverture.

— Qu'en pense la police ? demanda Una.

— Ils mettent ça sur le compte d'une dispute suite à une partie de cartes. Les risques du métier, si l'on peut dire.

— C'est probablement le cas.

Joe était aussi célèbre pour son nez crochu que pour son mauvais caractère.

— Et si ça ne l'était pas ? Vous vous souvenez de cette prostituée retrouvée étranglée à Water Street le mois dernier ?

Martha Ann. Elle avait travaillé dans une de ces maisons chics pendant un temps. À l'époque, elle gagnait davantage d'argent en une nuit qu'Una en une semaine de dur labeur. Mais ensuite, quelques années plus tard, un de ses clients habituels était devenu jaloux d'un autre de ses réguliers et il avait tailladé le visage de Martha comme une citrouille. Depuis, elle avait survécu en faisant le trottoir.

Una changea son sac de main et brava le nœud qu'elle avait dans la gorge.

— Comme les flics l'ont dit, les risques du métier.

— Les deux ont été étranglés avec une espèce de corde ou de ceinture. Et si c'était la même personne qui les avait tués ?

— Un étrangleur fou qui écumerait le ghetto ? Non. Ça, j'en aurais entendu parler.

— Sauf si ce n'était pas quelqu'un d'ici.

— Surtout si ce n'était pas quelqu'un d'ici, au contraire.

Elle lui tendit sa pince à cravate.

— Je vous l'ai dit, les gens qui ne sont pas du coin font tache dans le décor.

Il sourit et récupéra son bien.

— Compris. Mais ouvrez l'œil, vous voulez bien ?

— Je l'ouvre toujours.

Barney remit sa pince et son stylo dans sa poche. Il arracha la couverture sur laquelle il avait pris des notes puis jeta le magazine à terre.

— Hé ! protesta Una en le ramassant.

— Oh, désolé. J'ai cru que... Il n'y a pas grand-chose qui vaille la peine d'être lu. En tout cas, rien qui...

— Rien qui soit susceptible d'intéresser quelqu'un comme moi ? Vous croyez sûrement que je ne sais même pas lire.

Elle retira une peau d'oignon ramollie collée à la première page.

— Et dire qu'il y a deux minutes, vous parliez de m'offrir des fleurs...

Les joues de Barney s'empourprèrent de nouveau et il se frotta la nuque.

— Je... euh...

Una le laissa bafouiller et se délecta un instant de sa gêne.

— Je vous fais marcher. La vérité, c'est que ce serait un crime de gaspiller du papier-toilette d'aussi bonne qualité.

Il laissa échapper un rire sec et reporta de nouveau son attention sur l'étal du poissonnier pour éviter son regard. Una lui donna un coup de coude. Elle en profita pour glisser la main dans sa poche et repiquer sa pince avant de s'éloigner.

— À plus tard, Barney. Je vous tiens au courant si j'entends parler de quelque chose à propos de votre tueur mystérieux.

Elle avait parcouru quelques mètres quand la voix de Barney retentit dans son dos.

— Soyez prudente.

## 4

L'expression de sincère préoccupation qu'Una avait lue dans les yeux de Barney l'agaçait tandis qu'elle parcourait les rues animées qui menaient à la boutique de Marm Blei.

C'était un bon journaliste, ambitieux bien qu'encore inexpérimenté, et il était grand temps que quelqu'un s'intéresse aux quartiers pauvres, autre que ces réformateurs dont la gentillesse n'était jamais gratuite. Peut-être qu'elle aurait dû jouer les aguicheuses et le laisser lui offrir des fleurs. Dieu sait qu'elles valaient de l'or à cette époque de l'année. Elle glissa la main dans sa poche intérieure pour sentir la pince à cravate et l'extrémité pointue la piqua à travers son gant.

Una jura et continua sa route. Le froid et l'obscurité s'abattaient sur la ville.

Au coin d'Orchard Street, un jeune voyou apparut devant elle pour balayer la chaussée. Les poils de son balai étaient collés par une journée passée dans la saleté et le crottin de cheval.

— Il te manque combien ? demanda-t-elle quand ils atteignirent l'autre côté de la rue.

Avec ses cheveux noirs et sa peau mate, le garçon lui était familier, mais elle ignorait son nom.

— Cinq cents.

Una connaissait la chanson. Le père du garçon (qui à tous les coups n'était pas son père, mais un escroc du pire acabit) fixait une somme journalière que le gamin devait réunir avant de rentrer à la maison. Sinon, il lui mettait une volée. Elle se rappela avoir croisé des balayeurs à cette même intersection avec sa mère, près de deux décennies plus tôt. Elle avait le même âge que ces enfants, à l'époque, sauf qu'ils étaient irlandais et non pas italiens en ce temps-là. Sa mère et elle étaient en route pour une bonne action

quelconque, et au lieu de donner le moindre centime au garçon, sa mère lui avait offert un petit pain en provenance du panier de victuailles qu'elles avaient préparé ce matin-là. Elle lui avait indiqué la direction de Five Points et lui avait parlé de l'hospice où il pourrait non seulement se procurer davantage de nourriture, mais aussi avoir accès à une éducation.

— Ne leur donne jamais d'argent, Una, lui avait ordonné sa mère. Cela ne fait que perpétuer leur exploitation.

Una se souvenait d'avoir hoché la tête, même si elle n'avait pas tout à fait compris. À présent, elle fouillait sa poche à la recherche d'une pièce. À une heure aussi avancée, il ne lui manquait sûrement qu'un penny ou deux. Un garçon honnête le lui aurait dit. Mais l'honnêteté n'achetait pas un épi de maïs ou une tourte à la viande sur le chemin de la maison. Dans ces rues, on ne survivait qu'en arnaquant son prochain. C'était ça, la leçon que sa mère aurait dû lui enseigner. Elle lança une pièce au gamin et s'éloigna.

La porte de devant de Blei Dry Goods était fermée à clé quand Una arriva, et les rideaux baissés. Mais Una ne passait jamais par là, de toute façon. Après un regard circulaire, elle se glissa dans l'allée qui bordait le magasin et se faufila parmi des barils remplis de cendres, des cages à poules vides et une roue de chariot cassée pour atteindre la porte de derrière.

Une clochette tinta quand Una entra et Marm Blei leva le nez de la broche ornée de perles qu'elle était en train d'examiner. La première fois qu'Una avait vu cette géante aux longs doigts grassouillets et aux petits yeux perçants, la peur s'était emparée d'elle. Un pas de travers et cette femme pouvait l'aplatir comme une crêpe. Des années plus tard, un fond de peur persistait, même si Marm Blei avait appris à Una tout ce qu'elle savait et lui avait évité plus d'un voyage à destination de Blackwell's Island. Elle adorait Una, du moins c'était ce dont se plaignaient les autres. Mais cela ne voulait pas dire qu'elle n'était pas capable de l'écrabouiller.

— Jette un œil à ça, *sheifale*, ordonna-t-elle en tapotant le tabouret à côté d'elle.

*Agneau.* Elle avait surnommé Una ainsi dès le début.

Una posa son sac et s'assit près d'elle à la longue table qui occupait le centre de la pièce. L'arrière-boutique se divisait en deux parties. L'une donnait sur le magasin principal et accueillait un bureau en chêne ciré et des livres de comptes bien rangés où était consigné tout ce qui avait trait aux affaires officielles. L'autre, où Una se trouvait à cet instant, faisait à la fois office d'atelier et de dépôt pour toutes les marchandises officieuses. Des cachettes étaient dissimulées sous le plancher et un monte-charge secret permettait de descendre les objets volumineux au sous-sol.

Marm Blei lui tendit le bijou et la loupe.

— Toby aux pieds tordus en demande soixante-cinq dollars. Qu'est-ce que tu en penses ?

Una fit tourner la broche entre ses doigts pour la soupeser avant de l'inspecter de plus près au moyen de la loupe. Les perles étaient délicatement incrustées sur un lit d'argent. Au dos, le poinçon d'un artisan réputé et haut de gamme, *Martin & Sons*, était gravé à côté du fermoir.

— Une belle pièce. Ça vaut au moins soixante dollars.

— Regarde mieux.

Una s'exécuta. Au début, elle ne remarqua rien qui sortait de l'ordinaire. Elle porta la broche à son nez et la renifla. Pas d'odeur métallique. C'était de l'argent massif, donc. Le poids semblait le confirmer également : plus léger, elle aurait soupçonné les parties les plus épaisses d'être creuses ; plus lourd, elle aurait deviné que le placage en argent dissimulait un métal bon marché. Elle examina le fermoir : le travail de soudure était soigneux, mais le fermoir en lui-même était de piètre qualité. Una s'empara d'un chiffon sur l'établi, le trempa dans le pot de *polish* pour argenterie et frotta le fermoir. Il resta d'un gris terne.

— Le fermoir n'est pas en argent. Pas en argent massif, en tout cas. Et il est plutôt bon marché.

— Quoi d'autre ? demanda Marm Blei.

Elle respirait bruyamment. Le froid contrariait toujours ses poumons. Una retourna de nouveau la broche pour étudier les

perles. Elles semblaient flotter dans le filigrane comme des gouttes de pluie figées, de taille et de couleur identiques. Trop identiques. L'effet grossissant de la loupe aurait dû révéler une certaine diversité, de minuscules imperfections qui attestaient que chaque perle était unique.

— Les perles sont fausses.

— Toutes ?

Una gratta chacune d'entre elles. Certaines, véritables, produisirent une fine poudre. D'autres, rien. Des billes de verre dont l'intérieur creux était enduit d'un liquide irisé fabriqué à partir d'écaillés de poisson, puis rempli de cire.

— Non. Environ la moitié.

Marm Blei eut un hochement de tête approbateur tandis qu'Una lui rendait le bijou.

— Vous croyez qu'elle a déjà été recelée et que quelqu'un a remplacé une partie des perles de culture et le fermoir d'origine ?

— Peut-être. Si c'est le cas, c'est malin. Et ça requiert une sacrée habileté pour ne pas abîmer l'argent en retirant les perles d'origine pour les substituer.

Il y avait plusieurs receleurs en ville (dont Marm Blei) assez expérimentés pour réussir ce genre de tours de passe-passe. Mais c'était se donner bien du mal pour quelques perles et un peu d'argent massif. Una fronça les sourcils.

— Vous ne croyez tout de même pas que...

— Que c'est le fabricant lui-même qui a fait ça ? Ça ne me paraît pas impossible. Le client moyen ne verrait pas la différence.

Elle rit et tapota le genou d'Una.

— Nous ne sommes pas les seuls escrocs en ville, *sheifale*.

— Vous en avez donné combien à Toby ?

— Quinze dollars.

Un prix correct, et ce, même si Marm Blei revendrait la broche pour cinquante. Elle la glissa dans un écrin en velours ouvert qui était posé sur le plan de travail. Lorsqu'elle reporta son attention sur Una, toute trace d'humour avait disparu de son regard.

— J'ai entendu dire que tu t'étais retrouvée dans le pétrin à la gare aujourd'hui.

Una se tortilla sur son tabouret. Qui avait bien pu la balancer? Elle n'avait aperçu personne d'autre du gang à la gare, mais Marm Blei avait des yeux partout.

— Ce n'était rien du tout.

— Rien du tout?

— Rien d'insurmontable. Je suis là, pas vrai?

— Oui. Tard, mais tu es là.

Elle scruta Una d'un regard dur pendant un moment, puis son expression se radoucit. Elle lui tapota de nouveau le genou.

— La cuisinière a préparé du *Hasenpfeffer* pour le dîner et je n'ai jamais été grande amatrice de lapin. Montre-moi ce que tu as.

Una vida ses poches et étala le butin du jour sur la table. Une bague en or. Une paire de gants. Quelques billets chiffonnés. L'étui à cigarettes en argent. Mais elle garda pour elle la pince à cravate de Barney. Elle l'avait volée pour prouver quelque chose, pas pour la vendre. Peut-être qu'elle la lui rendrait un jour. Peut-être pas.

Marm Blei commença par compter les billets, puis elle passa en revue le reste. Elle mit la bague avec une chaîne de montre pour les fondre plus tard. Les gants étaient bien cousus et ne comportaient que peu de signes d'usure. Marm Blei tenta d'en enfiler un, mais sa main de géante n'entra qu'à moitié.

— Tant pis, se résigna-t-elle en les jetant dans un panier avec d'autres vêtements.

Elle examina alors l'étui à cigarettes.

— Il aurait davantage de valeur sans ces initiales.

— La gravure n'est pas très profonde. Ça ne prendra que quelques minutes pour les polir.

Marm Blei pinça les lèvres et regarda une pile de babioles en argent destinées à être fondues, à l'instar de celles en or.

— Je suppose que tu as raison.

Elle plaça l'étui dans la boîte où elle avait mis la broche, puis verrouilla la boîte avec une clé qu'elle portait accrochée à une chaîne autour de son cou.

Sans qu'on le lui dise, Una s'empara du coffret et s'approcha d'un vieux fauteuil capitonné adossé au mur. Elle le poussa sur le côté, souleva le coin du tapis et rangea la boîte sous une latte mobile du plancher.

— Tu travailleras dans l'arrière-boutique demain, lui annonça Marm Blei en lui tendant quelques billets avant de fourrer le reste dans sa poche.

Una n'eut pas besoin de compter pour savoir que c'était moins que ce qu'elle espérait, mais davantage que ce qu'elle méritait.

— Mais je déteste...

Marm Blei la réduisit au silence d'un regard glacial.

— *Besser fri'er bevorent aider shpeter bevaint.*

Una avait suffisamment entendu ces mots pour savoir ce qu'ils signifiaient : mieux vaut être prudent d'abord que pleurer après.